

Alin Anseeuw

Poèmes

Qui approche la mort est un moine sans visage
tu dois voir ce que tu dois voir les hommes changent
et Dieu change avec eux personne ne touchera ton corps
dans la lune & sur le ciel le cinéma parle
du ciel une couleur sur la joue d'Apollinaire
un symbole comme l'amitié et la tendresse
des yeux rôde dans la nuit, et les dimanches de la vie
(étoile nue sur le dos mangeant les corps,
avec son frère dans le jardin spirituel)
je crois les voir en te voyant quel autre chant
du malheur dans les dimanches de novembre
les âmes et les chiens mangent notre pain
la rage des cœurs aussi les fleurs des ténèbres
quand la mort se retrouve à la place du corps
le paysage qui nous reste avec le silence sur la table
à côté, le soleil quand les yeux ressemblent aux
pauvres, quand la voix arrache les mots au silence
(dans la solitude c'est l'odeur du jardin
et le marchand de sable marche à pas de géant
sur l'écran) le ciel intime,
et le poème de la mémoire
comme un album de famille
comme une femme endormie dans la main d'Éros
nos yeux amoureux dorment dans la poussière
la beauté cou coupé

Comme si tout se passait au cinéma
comme si la nuit donnait sur la chambre invisible
après le désert, dans les décors où le penseur
disait le ciel ouvre le paysage verse sa chaleur
le signe est là partout entre le rose & le cuir, dans
la mer consentie, chantait pour l'Odysée
avec sa mère, vous mimez, celui qui écrit est
celui qui marche, je m'endors deux filles à gauche
et la dernière muse modèle dans ses poèmes
(le sable coule sur le visage du vieillard)
côté rêve c'est-à-dire cherchait le nom

des choses et la beauté tranquille qui arrive
& où nous sommes Marie-Galant Ceylan Bloody
Mary Juliette sa sœur & Marie Mancini
(un tombeau & des voiles)
puis encore et toujours ciel effacé la page
intérieure ressemblerait et tu sais que les livres
les mêmes transforment les esprits furieux
jusqu'à la guerre et un autre intransitif
alors que manque-t-il ?
un magicien qui tousse, l'étoffe atmosphérique,
l'ironie d'un roi ?
aucune révélation comme
il en est à son heure du masque des héros
et de la lumière sur le ciel

Perdue, ici, sans histoire, poisson & chair
le temps qui monte, il marche sur la terre
sur le papier brûlé laissant échapper les mots
du poème le ciel noir dans le sommeil
la chair sucrée suivie (ce que j'ai vu
sur ta poitrine) dans les louanges tous les parfums
comme en avril la voix de sa mère la nuit
lorsque l'espace se retourne dans l'image
(entre le livre oublié sur le lit
et le silence capital, quand tout tombe
dans la nuit comme un seul mot
avec) dans l'esprit ces lambeaux de corps
se pressent à la porte ont la forme
de la pensée comme disait le poète
et incontinent les larmes du dernier ciel
dans le premier livre des douleurs
ce que dit la bouche l'ombre de
l'ombre le temps autrement l'assaut
nous jette ses enthousiasmes trop
morcelés est chevelure décorée de buée
dans la paille du temps c'est la raison
du cinéma les images commencent
au même endroit quand le cœur se déchire

(le désert est l'unique montée du moine)
le pied à proximité de la mer et devant
le tombeau où la mort lance des offrandes
et pose la main sur notre bouche,

noir comme les diamants de chaque côté
du ciel, Mnémosyne qu'il choisit pour son corps
& le casque de Dieu sur son épaule droite,
la cire de la pensée & les bruits de tous les jours
l'image de la rose rue de la Vieille-Lanterne,
toutes ces images dans notre propre chair
le vin qui s'ouvre dans les feuilles
et le cœur qui soupire est jeune encore,
un souvenir et ce qu'il cherche le jour
questionne souvent celle qui enlève ses bas
après l'amour, et mélange ses larmes
aux mots qui nous manquent (quand la raison
avance une main sur trois corps épouvantés),
ou dans les marges de l'image Narcisse
montre la langue du poème, le poète
frappe le lit des amants
comme à Pâques les buissons bénis,
le bleu aux pattes de chat, les monstres
sont des esprits qui montent un peu plus tard
un peu plus haut, affleure l'âme
de la chair, et la poitrine tristement,
un visage & de lourdes fleurs
au cœur de l'âme, l'ombre du corps
portée dans les vers du poème, quand les rois
reposent ensemble avec le cogito de la mort

Il danse comme une abeille,
le noir au milieu du bonheur tourne comme
la tristesse quand tu marches au cœur
du désert,
il n'oublie pas la paresse, il rêve qu'il écrit
dans le *château de l'araignée*
& souffle dans le dos des morts,
toutes ces années dans la prière
(l'image après le clip risque une autre pose)
l'automne qui disait la lumière & le ciel dévoré
jusqu'à la moitié du jour quand le ciel
est encore le ciel Dieu descend du soleil
(la fenêtre est une expression du dernier ciel)
l'intelligence comme cette forêt où tu entres
et la vérité sur toutes les choses
lorsque le corps se retourne sur son miroir
ici dans les branches du matin (les anges

derrière les paravents) les loups tournent
& pensent par petites touches
c'est l'éternité quand le film recommence
avec la neige quand Vienne
me suit jusqu'au lit pense
bijou entre les dents & la queue de la même façon
comme une fleur à sa porte

Dionysos ouvre le désert et beaucoup de têtes
sont atteintes de part & d'autre le vieillard
au loin sur l'océan tout est clair
dans les rêves la pierre et frottant son visage
sur la lune, le ciel réel, et le chemin
de l'enfer jouissant jusqu'à chercher l'écume
la bouche innombrable lui donne
toutes les qualités quand dans les décors
et dans la chambre le sang ruisselle
avec tous les souvenirs du monde
avec la main qui a touché les poèmes de Joseph et
de Gérard, ce qui lui donne faim au cœur,
ainsi le rêve et les feuilles mortes du livre
dans la rivière sauvage et de part & d'autre
du visage, l'histoire qu'Œdipe a commencée
avec une figure possible les anges
du ciel dorment dans la lumière de Marseille,
le poème sans repos sans fatigue et le silence
après, quand ma langue n'a plus d'émotions,
donc ici dans la neige sur l'écran pâlisant
la chambre obscure, l'amour ouvre
le paysage dans les secrets de nos yeux,
l'azur le ciel les voyelles maquillées car
tout en nous est visible depuis *la lecture* de Rimbaud

Le décor que rien n'explique, le moine
(l'acteur qui le suit de désastre en désastre, et
derrière les étoiles)
dort avec les chiens, c'est son corps
qui se déchire quand le cinéma
prend les images qui dorment pour une autre copie,
la naissance du printemps, comme un pied
réduit en poussière – sans savoir qui
prend un autre chemin, personne

ne connaît la place du poète
Platon regarde son double sans rien dire
(il a mis ses pieds dans la lumière,
& les chaussures des saintes)
ici le ciel est un morceau du corps qui se détache,
allons, les beaux jours sont passés,
mais la réalité ressemble à ces amoureux
en gris assis au milieu du désert,
le ciel *par-dessus les oreilles*, et cette fureur
que le poème cherche (la main gagne l'oiseau
la mort) à côté du miroir, vert
mer & jaune et le papillon sous la lampe le soir
je ne sais pourquoi quelques-uns voudraient
descendre encore, quand Cérès
sourit à l'étranger
quand l'écran devient blanc
le matin à l'orient peau de chien

La vie au ciel et le vieillard
dans un enfer d'actions, le goût de la beauté
et à chaque pas tout le désert
(il porte son désir comme un manteau,
comme un vêtement symbolique)
une oie à ses pieds, il avale
une main il cache l'autre sous sa robe
Antée & Circé ensemble toucher
les anges du désert & les poissons
multipliés électriques
(l'Esprit souffle sur une main gelée)
il est descendu dans l'enfer du monde
il en distrait sa vie,
il ne peut retirer sa main du ciel
(avec un rien d'obscurité laissé dans l'autre
plan, les pas du marcheur ouvrent un espace
où le mal est visible comme un détail de sa vie)
et au-dessus du désert Jésus son frère poursuit
son ascension dans son petit pantalon rose,
aussi téméraire qu'un somnambule,
le ciel où l'amant et
le voyageur ne font jamais bon ménage, une nuit
entière sans fermer l'œil, avec l'émotion,
quand la mer jette dans nos bras
son charbon noir

ses filles d'or la frotteuse et sa langue
affleure la hampe des morts

Je suis venu dans le désert dès ma première
jeunesse et j'ai pris place sous le bélier,
et comment dire, prendre son pied au matin,
et son image dans le soleil serait la même
sur le visage de Pound, quand le cœur
écoute il ne voit plus rien dans le livre
changent les corps des déesses, et change
l'abeille posée sur le livre de pierre, la beauté
du poème (et il affirmait qu'un poème est
un poème la prière une prière)
& toutes les douces choses au pied
de la colonne de Luxor, le jeudi,
le soleil qui broie du noir c'est le monde
sans gravité le monde
aux sonorités humides & les cyprès
pareils à des anges, et la forêt qui paraît
disparaît avec le chien dans le rébus,
le champ fleurit au milieu de la fête,
les lèvres le vieillard couché dans les fleurs
du jardin, comme le vin rouge dans les bouges,
et la dernière lumière sur l'écran
à l'oubli pareille, comme *une crise de vers*
cette partie, comme la couleur déposée
dans le poème de Reverdy,
et les plaisirs dans le *journal* de la main

Image d'un ciel sans corps sans passion il en est
de ces motifs, voyait les arbres de ces toiles, la pensée
selon le mouvement qui retient l'image
Dieu qui a fini son visage s'échappe s'enfoncé
dans la nuit avec dérision
(& les ombres sur le chemin, une image s'éteint)
nos corps entourés et l'usage du cœur
(il n'y a pas d'image dans le film)
et le poète venu d'ailleurs, l'œil que nous n'avons pas
et le visage de ceux qu'on touche encore
sur l'écran de nos rêves, la chair
de notre mort, débris & coquillages de Gertrude
et qui frémit comme limace
tes oies de plumes & de chagrins et nous sommes

en ce jardin, le grillage devant le poulailler,
comme en un rêve et le jardin comme du poivre
les anges descendent sous forme d'ailes
le temps passe au-dessus des arbres
au-dessus des visages
dans le monde ancien comme s'endort
ton corps la beauté
de Vénus une lumière nouvelle plus légère
le sang comme une feuille dans un lit
les portes dorment bien dans la chambre d'Ulysse
le bleu sur la montagne et les anges
avec des plumes, *l'ange bleu*, Dieu renonce
à la misère à la chair du poète et laisse
au désert le reste des choses les restes
du cœur

Jardinier des mirages le soir déjà et
cette impression qui arrive par la voix
ange & marie-ange & cette odeur d'orange
comme ton image dans le poème serait la même
qu'au cinéma déjà assise et violée au coin
du feu une voix dans cet autre jour
qui n'en peut plus de changer dans la bouche
l'argile quand la lumière ne fait plus semblant
c'est le désert de l'amour le théâtre des oiseaux
tes cheveux sont comme un *velours noir* je
regarde le ciel ton corps sur la rive
du premier fleuve que les femmes dorment bien
comme le feu dévore ce qu'il retient
après le sang tout ce qui tombe & les visages
selon la lumière et les mots sur ta conscience
tandis que la montagne bouge
contre la volupté de la main l'air
de la voix pour changer dans le poème
dans la prière (la main habile) Ève
teasing le moine embrasse le désert
et aussi les yeux les cuisses la mer s'efface
comme un tyran cultivé, plongé dans les années
le vieillard secoué dans sa solitude
quand le désert ne ressemble plus à rien
et le soleil en deuil assis sous la lampe
du soir quand la souffrance est un soleil
la voix qui n'est pas un présent adieu